

de la conscience et qui retentit jusqu'au fond des âmes. Toute la discussion de ce jour avait, on le voit, offert le plus grand intérêt, mais l'événement de la séance a été le vote. La Chambre était nombreuse et les rangs pressés. Le public des tribunes, penché sur l'assemblée, épiait tous les mouvements de la Chambre et attendait avec une indicible émotion le dénouement de ce drame. Enfin le président met aux voix l'amendement ; la gauche, le centre gauche, la droite, une partie du centre droit et quelques députés épars sur les bancs du centre se lèvent à la fois ; à la contre-épreuve un vingtaine de députés des bancs ministériels restent assis et refusent leur adhésion au cabinet qu'ils n'ont cependant pas voulu condamner. La majorité semble acquise à l'amendement aux yeux de l'opposition ; toutefois l'épreuve est déclarée douteuse par le bureau, et cette déclaration est accueillie par les réclamations de l'opposition. On renouvelle l'épreuve au milieu d'un religieux silence. L'un des secrétaires, le seul que l'opposition compte au bureau, déclare l'amendement adopté. M. le président consulte les autres et prononce le rejet de l'amendement. A ce moment éclatent une scène, un tumulte, une tempête, que nous chercherions vainement à rendre et que M. le président n'a pas cherché, lui, à conjurer. De tous côtés on se récrie, on proteste, on accuse, non pas sans doute la bonne foi du bureau, mais sa clairvoyance et son appréciation. On veut s'adresser au président, mais M. Sauzet, plus heureux que Romulus, avait comme lui pour tant disparu pendant l'orage, sans mettre aux voix le paragraphe, sans fixer l'ordre du jour, sans lever la séance. L'assemblée, toujours en proie à la même agitation, demeura longtemps à se séparer ; mais enfin, on évacua la salle et l'on mit fin ainsi à cette séance où le ministère semblait emporter la partie.

Lundi donc, sans contester l'exactitude du procès-verbal, rédigé de façon à sauver l'amour-propre de chacun, même celui de M. le président, sans reprocher les erreurs qu'on croyait avoir été commises la veille, M. Billault est venu, à l'ouverture de la séance, proposer le rejet du paragraphe du projet d'adresse, dans lequel la commission proposait à la chambre d'approuver la négociation de Taïti. Avec son habituelle netteté, M. Billault a dégagé la question de toute équivoque, et a demandé qu'il n'y en eût dans le vote de tous et de chacun, ni pour les ministres qu'il s'agissait de juger, ni pour les électeurs qui seraient bientôt jugés à leur tour. M. le ministre des travaux publics a remplacé l'orateur à la tribune, et, tout en protestant contre l'intimidation électorale, a emprunté quelques mouvements oratoires à l'intimidation de la rupture avec Angleterre. M. Odilon Barrot a déclaré qu'il estimait assez la Chambre pour penser qu'il n'était pas besoin de faire peser aucune crainte sur la conscience de ses membres. "Arrière donc, s'est-il écrié les menaces de toute espèce ! nous sommes des gens d'honneur, libres ; mettons la main sur notre conscience, et disons en face du pays qui nous regarde et de l'Europe attentive, si nous sommes convaincus que la guerre impie dans laquelle nos concitoyens sont engagés à 4,000 lieues de notre protection aurait eu lieu non pas sans l'influence, mais sans les menées et sans les provocations d'un homme ; disons si équitablement et dignement, étant convaincus que cet homme est l'auteur et le provocateur de cette guerre, nous pouvons lui accorder solennellement une indemnité. Voilà la seule question." La Chambre a donné son assentiment à cette position de la question. On a passé immédiate-

ment au vote ; et l'annonce faite par le président que le scrutin secret était réclamé par vingt membres ministériels, a trompé l'impatience de la Chambre et excité une vive surprise. Enfin le résultat a été proclamé ; sur 418 votants, le ministère a obtenu 5 voix de plus que la stricte majorité (213 contre 205).

A la suite de ce vote, l'opposition, regardant la succession ministérielle comme en quelque sorte ouverte, a successivement retiré tous les amendements présentés sur les paragraphes subséquents, et le projet d'adresse a été voté par 216 boules blanches seulement. Quelques boules noires ont complété le nombre voulu pour la légalité de l'opération. La presque totalité des membres de l'opposition n'a pas voté. Les journaux du ministère ont reconnu le lendemain que c'était là un échec ; mais ils ont déclaré en même temps qu'après délibération et par raison d'Etat les membres du cabinet étaient déterminés à ne pas résigner leurs portefeuilles. Ce parti n'est pas sans courage ; car il est évident que l'existence leur sera plus que jamais pénible, que la vie sera pour eux un combat de tous les jours.

On s'explique qu'au milieu de tant et de si grandes préoccupations, alors que l'Europe était attentive et avait les yeux sur nous, nous ayons, nous, peu détourné les regards vers l'extérieur.

La presse anglaise, qui avait applaudi au premier avantage de notre cabinet, déplore aujourd'hui sa défaite ; elle est aussi insolente pour M. Guizot, que pour l'opposition. Attendons, pour connaître la pensée officielle de nos voisins, l'ouverture prochaine de leur parlement.

Le courrier des salons de Paris.

Février, 1845.

On danse partout, et Paris n'est plus qu'un danseur. La politique parlementaire, qui se reposait depuis six mois, s'est remise en danse, et le bal a recommencé l'autre jour entre M. Guizot et M. le comte Molé ; l'avant-deux a été vif des deux parts : tout annonce pour la session une contredanse à grand orchestre ; c'est la France qui, suivant l'habitude, paiera les violons.

On ne danse pas encore chez M. le duc de Nemours, mais on y dansera bientôt ; en attendant la danse, on y chante ; qu'ind le prince aura suffisamment fait chanter son monde, il lui dira : "Eh bien ! dansez maintenant."

La cour aussi va entrer en danse, ou plutôt elle y est déjà. S. M. Louis-Philippe donne le bal. Le zèle dynastique des marchandes de modes, qui s'était légèrement ralenti depuis deux ans que les Tuileries ne dansaient plus, se rallume et flambe avec une ardeur recrudescence ; les couturières, qui penchaient vers Goritz, vont revenir peu à peu à la branche cadette.

La cour est prise cependant d'un goût de récréation et de plaisir qui fait sensation ; on ne l'avait jamais vue d'humeur si gaie et si dansante. Pendant le séjour du roi à Saint-Cloud, ce n'était que spectacles et collations, comme on disait au bon temps de Louis XIV : et depuis que Sa Majesté a repris aux Tuileries sa station d'hiver, les divertissements continuent. Nous aurions un roi de vingt ans, que nous ne serions pas d'humeur plus folâtre.

On a dansé chez M. de Rambuteau, et on y dansera encore : M. de Rambuteau donnera quatre grands bals pendant l'hiver. A la bonne heure ! voilà ce qui s'appelle danser !

Aussi le préfet de la Seine est-il béni entre tous ceux qui cultivent et font prospérer la contredanse.

On danse chez madame la comtesse Pozzo di Borgo ; on danse chez M. d'Appony ; on danse chez M. de Brignoles, ambassadeur de Sardaigne ; on danse chez M. le prince de Ligne, ambassadeur de Belgique ; on danse chez l'ambassadeur d'Autriche ; on danse chez l'ambassadeur du roi de Prusse ; toute la diplomatie danse. Le fils du prince régnant de Monaco, qui vient d'arriver à Paris, annonce son bal pour la semaine prochaine ; je n'ai pas besoin de dire quelle espèce de danse sera la reine de la fête :

A la Monaco,
L'on chasse, l'on déchasse ;
A la Monaco,
L'on chasse comme il faut.

La rime n'est pas riche, comme dit Alceste ; mais on n'en danse que mieux.

Tous nos ministres avaient donné le bal l'hiver dernier à leurs amis et féaux ; on ne sait pas encore s'ils feront de même cet hiver : c'est le prochain scrutin et le vote sur l'adresse qui décideront si Leurs Excellences auront oui ou non le cœur à la danse. L'opposition cependant se flatte de les faire bientôt danser.

Avec la royauté, la diplomatie et la politique, la finance a ouvert ses salles de danse. L'emprunt, le chemin de fer, le trois et le cinq ont déjà fait leurs invitations : "Il y aura un violon." M. de Rothschild dansera, et toute la banque en fera autant ; puis les petits banquiers, les petits marchands, les carotteurs de la coulisse et les prêteurs à la petite semaine imiteront les gros bonnets et se mettront en danse. Le barreau, le notariat, l'étude d'avoué, l'huissier, le rentier, le mercier, le pair de France, le miroitier, le carrossier, le député, le bimbelotier, la droguerie, la fruiterie, la blanchisserie et la baronne auront leurs fêtes dansantes ; si bien qu'avant huit jours Paris tout entier ne sera plus qu'une queue de chat sans fin et une polka immense.

Les chefs arabes ne l'échapperont pas ; on les fera danser bon gré malgré : déjà M. de Rambuteau les a mis en appétit ; ces nobles fils du désert assistaient au premier bal de la préfecture, et paraissaient y prendre goût ; malheureusement pour M. de Rambuteau, ils avaient débuté par une grande maison d'éducation, par le bal masqué de l'Opéra, qui leur avait appris par raison démonstrative toutes les finesses de nos danses nationales ; on ne s'étonnera donc pas qu'après avoir commencé par ce cours de danse transcendante, ils aient trouvé le bal de la préfecture un peu froid. "C'est très-bien," a dit Mohammed-Ismaël-Aboul-Medjid-Ben-Arach, qui possède à fond la langue française ; c'est très-bien, mais ce n'est pas tout à fait assez décollé." On voit que l'Arabie a de grandes dispositions et profite promptement des admirables exemples de civilisation que Paris lui offre de tous côtés. Je ne serais pas étonné qu'avant un mois MM. les chefs arabes n'écrivissent eux-mêmes pour mademoiselle Déjazet un vaudeville gaillard, et ne fissent une concurrence victorieuse à MM. Carmouche, Mélesville, Bayard, Duvert et Lauzanne.

L'accueil que leur a fait le bal de l'Opéra a dû leur aller au cœur ; en effet, il est impossible de recevoir d'illustres étrangers avec une grâce plus parfaite, comme le prouve la peinture réelle et exacte que nous mettons sous tes yeux, cher lecteur, de l'entrevue des chefs arabes et du bal de l'Opéra ; c'est un tableau touchant de l'hospitalité pratiquée par le débiteur ; les Arabes en emporteront le souvenir avec eux et le transmettront à leurs fils, qui le raconteront à leurs petits-fils, sous la tente, pendant les longs ennuis de la caravane, à